

Sous ce terme ancien, riche en évocations poétiques et en connotations artistiques, L'atelier du midi présente trois jeunes artistes issues de l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles : Lise Dua, Sterenn Donnio et Maïa Izzo-Foulquier. Leurs démarches photographiques ont en commun des pratiques qui avoisinent celles des palimpsestes.

Le palimpseste (du grec « palímpsêstos » - gratté de nouveau) est un manuscrit écrit sur un parchemin préalablement utilisé, et dont on a fait disparaître les inscriptions pour y écrire de nouveau quelque chose. Cette méthode fut utilisée au Moyen Âge, entre le 7<sup>ème</sup> et 12<sup>ème</sup> siècle par des copistes, pour des raisons souvent économiques. Pour cela, les vieux manuscrits étaient préalablement désencrés à la pierre ponce. Cette méthode engendrait des pertes irrémédiables. Cependant, grâce aux techniques de restauration moderne, on peut retrouver parfois les anciens textes sous les plus récents, créant des strates d'histoires, image d'une géologie sémantique.

Par extension, on parle aussi de palimpseste pour un objet qui se construit par destruction et reconstruction successive, tout en gardant l'historique des traces anciennes. Olivier Mongin, sociologue et directeur de la revue "Esprit", parle de la ville palimpseste pour évoquer les métamorphoses d'une cité en termes architecturaux et paysagistes. En art, on parle aussi de palimpseste pour une œuvre qui use des principes de recouvrements ou de repentirs, tout en dévoilant ses procédures de mises en œuvre.

Au cœur de l'usage du palimpseste, se trouvent par magie des notions d'histoires, de reliques, de fragments, de ruines, ou encore d'empreintes, liées à différentes mémoires, que l'oubli ne cesse de réactiver. C'est dans cette énergie-là que se situe parfois le principe photographique, quand il ne cherche pas à documenter le présent, qu'il ne tente pas de rejoindre le point de convergence avec la représentation picturale, qu'il émet une vue mentale de la vision.

Réactiver la pratique photographique dans ce qu'elle a d'historique, est un point sur lequel rejoint Lise Dua, Sterenn Donnio et Maïa Izzo-Foulquier. Leur démarche ont cette capacité à rassembler le réel et la fiction au détriment du principe de réalité, à se jouer des faux-semblants, à inscrire des marques temporelles au dépend d'une cohérence chronologique et à dénaturer l'objet représenté dans l'image par le point de vue ou la technique utilisée.

### *Les photographes*

Avec la série "*Lune Noire*", le travail de **Lise Dua** s'articule autour d'une rencontre avec une personne et avec un lieu. Elle met en place une expérience directe du regard qu'elle capture, allant jusqu'à se projeter dans le modèle comme dans un double. La métamorphose habite ses images qui tentent de capturer la présence de cette personne dans le temps suspendu de la photographie, entre ressemblance et similitude.

Les "*Empreintes*" que réalise **Sterenn Donnio** sont d'une nature complexe, à l'envers, comme si la lumière inversait son principe de projection. Au final, ce montage est maîtrisé en donnant à la surface du corps le rôle d'une surface sensible. Le corps impose les aléas de ses courbes, de ses creux, masses et lignes, pour mieux troubler l'image. L'image re-construite glisse vers l'épiderme, la matière corporelle, s'y confond et l'épouse.

La proposition "*Exposures*" de **Maïa Izzo-Foulquier** questionne les surfaces photosensibles, au sens anglais du terme : exposer au contact de la lumière et par analogie, se révéler au regard des autres. Nourries de cette ambiguïté, ses images sont une fusion intuitive de deux prises de vue. L'abondance de signes, de fragments de corps et d'objets, suggèrent les reflets d'un chaos intérieur, en s'imprégnant d'une réflexion sur la vie des formes et des écritures photographiques.